Nous sommes très reconnaissants à Masin Ferkal, avec lequel nous nous entretenons dans ce numéro de la revue[1], de nous avoir mis en relation avec le peintre touareg Hawad, et aussi avec son épouse, l'anthropologue et linguiste Hélène Claudot-Hawad, directrice de recherche au CNRS, qui nous a merveilleusement aidés à pénétrer dans l'univers poétique et engagé de l'artiste.

La furigraphie pour dépasser l'horizon

Hawad

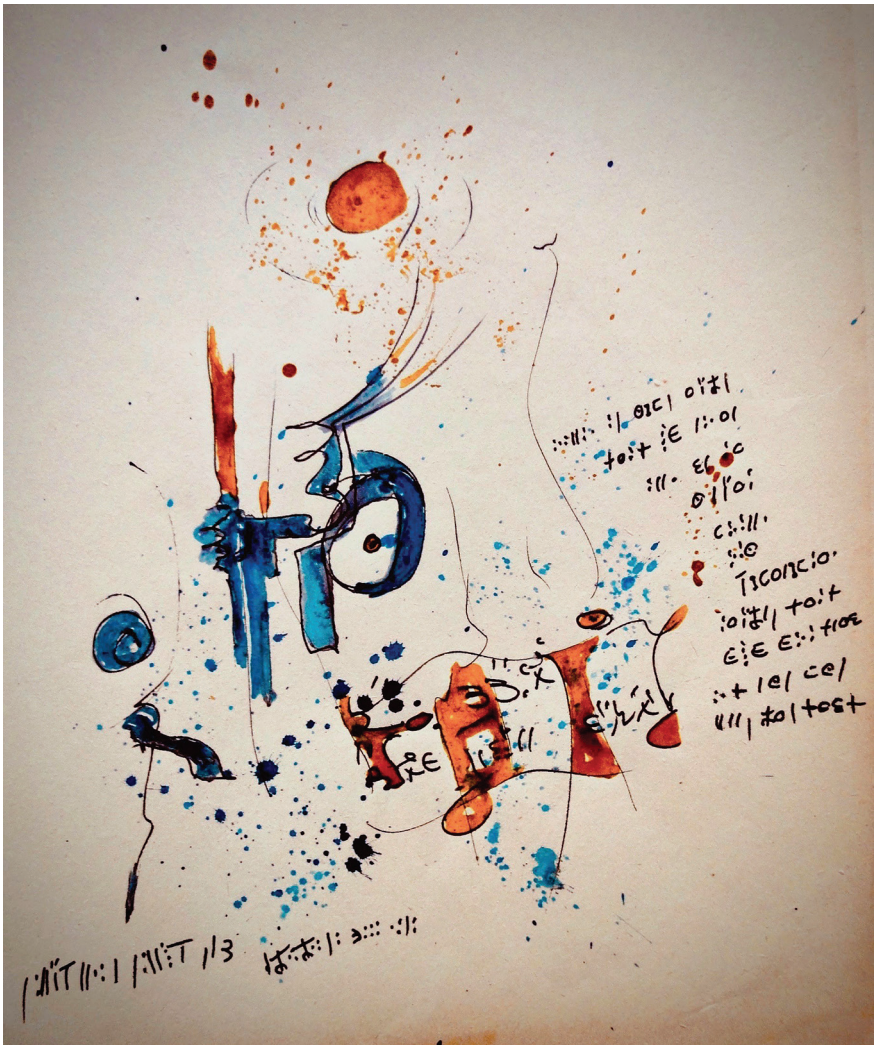
Hawad est un poète et peintre touareg.

Pour Hawad, l'inspiration poétique et graphique part du désert, des horizons nomades, de l'imaginaire touareg lié au mouvement des êtres, des éléments, des choses, des moindres particules. Face à une situation d'oppression et d'immobilité contrainte, il développe sur des supports variés (cuir, bois, pierre, os, papier, carton, toile, tuile) une expression artistique multiforme qui incarne sa résistance à l'ultime dépossession de soi, celle de l'imaginaire. Hawad nous a généreusement confié plusieurs de ses œuvres picturales. Les plus anciennes présentées ici sont des dessins-écritures qui datent des années 1982-1984. Parmi les travaux plus récents, toujours menés de front, il y a des toiles, des encres épurées et aussi des dessins sur cartons ou sur chutes de papier déchiré, de toutes dimensions.

Le plus important dans cette expression graphique et picturale, nous dit Hélène Claudot-Hawad, réside dans le fait de recréer un territoire imaginaire de respiration et d'émotions au-delà des mots, signes ou formes figés dans une situation de dépossession. Déposession qui n'est pas seulement territoriale, politique ou sociale, mais aussi culturelle…

Dessin, série Z3, encres pigments naturels, 25 x 8 cm.

[1] Les Berbères, un peuple profondément enraciné dans ses terres historiques et sa culture, p.44.



Vers 1982. Dessin écriture, série Y, encre pigments naturels, papier fin ancien, 30 x 21 cm.

Hawad est né dans l'Aïr, en pays touareg divisé dans les années 1960 entre cinq États héritiers de la colonisation. Il ne se reconnaît dans aucun d'entre eux. Il écrit dans sa langue, la *tamajaght* (de la famille linguistique *amazighe* ou berbère) qu'il note en *tifinagh*, l'alphabet touareg. Pour résister au chaos et au non-sens, il invente la « furigraphie », une démarche créative destinée à trouver des issues hors d'un ordre établi restrictif et mutilant. Ses nombreux ouvrages de poésie, accompagnés d'encres originales, ont été traduits en français – certains publiés en version bilingue – et dans d'autres langues (italien, espagnol, arabe, catalan, kurde, néerlandais, allemand, norvégien, anglais). Son travail poétique a été distingué par le Prix international de poésie Argana 2017 (Rabat, Maroc). Il a exposé ses encres et toiles dans les villes de plusieurs continents (Europe, Amérique du Nord et Amérique du Sud, Afrique).

POURQUOI LA FURIGRAPHIE ?

J'ai forgé ce mot – *zardazgheneb* dans ma langue en touareg – pour rendre l'état de transe ou de fureur au sens dionysiaque du terme, qui est à la source de ma poésie ou de mon expression graphique et picturale. L'objectif est de dépasser la limite des mots, des catégories, des formes ou des styles de l'ordre établi. Je cherche à contourner l'enfermement pour faire ricocher les échos de mes paysages et construire des espaces inédits pour penser, ressentir et dire autrement le monde.

Dessin, non daté, encres pigments naturels sur papier, 25 x 25 cm.

1994. Dessins, série « Fourmigraphie », encres pigments naturels, chutes de papier, 8 x 5, 8 x 2,5 et 7 x 2 cm.

Cette aspiration m'habite depuis très longtemps. Elle est née du sentiment de désastre que j'ai ressenti tout jeune, à sept ans, à la mort de mon grand-père, pilier de notre monde touareg. Il a disparu au moment où se dessinaient la carte des nouveaux États africains qui allaient se partager nos terres et diriger nos destinées. J'ai vécu le poids de ce qui s'annonçait, ce futur étranglé, réglementé par des décisions prises dans les capitales sédentaires installées très loin du Sahara, très loin de notre désert. J'ai vu le corps de ma société ligoté, l'immensité de notre espace de mobilité découpé, nos façons d'être diabolisées, notre libre-arbitre interdit.

FAIRE BÉGAYER LES SYLLABES

À partir de là, j'ai compris que seuls le mot et le signe pourraient me restituer un horizon mobile, infiniment nomade, en quête de ce que nous appelons le « pays d'outre-pays », *akal n manakal*, c'est-à-dire un ailleurs, un autrement, une contrée vers où peuvent tendre nos rêves, un état « emmiragé » qui exalte le regard et le démultiplie à l'infini.

Dans mon entourage, il y avait des lettrés savants et des scribes avec leurs bibliothèques de manuscrits et de livres aux écritures variées, l'arabe, l'hébreu et les tifinagh dont les signes sont partout, sur tous nos objets. Beaucoup de ces écrits étaient ornés d'enluminures et de décors géométriques que les lecteurs qui traversent le désert des pages écrites appellent les « oasis ». Hanté par ces livres territoires, par ces écritures que je voyais comme une forêt brûlée, je me suis emparé du geste de la lettre et des vibrations des syllabes. Je les faisais bégayer, trembler, se répéter sur tout support qui me tombait sous la main.

2010. Toile, acrylique et encre, 82 x 80 cm.

C'était pour marquer mes angoisses, comme on marque les troupeaux, et ainsi cesser d'être leur sujet pour que ces peurs au contraire deviennent elles-mêmes mon bétail. Voilà le point de départ, un griffonnage comme une obsession sur tous les matériaux possibles : le sable, les rochers, les sandales, les tablettes, la marge des livres, les vêtements, ma peau et même les pieds ou les jambes des dormeurs...

1985. Encre, série 1c, encre de Chine papier, 30 x 21 cm.

ÉPUISER LE SENS OBÈSE

Pour moi, il ne s'agissait pas seulement de laisser la trace de lettres ou de mots mais de réveiller l'espace par une rafale fulgurante de gestes, de signes, de sons, qui se fracassent vers un ailleurs en turbulence, comme un toboggan pour les propulser ailleurs. Configurer des scènes et les déconfigurer face au chaos et à la destruction sans me satisfaire d'aucune figure, atteindre une géographie irrégulière et inattendue, c'est cet état qui m'a poussé vers la poésie et la peinture.

Années 1990. Dessins, série « Fourmigraphie », encres pigments naturels, chutes irrégulières de papier Arches.

1992. Dessins, encres sur carton d'emballage, 38 x 13 et 38 x 13,5 cm.

Je ne cherche ni harmonie ni tranquillité ni espace à occuper. Ce qui m'intéresse, c'est la dynamique d'une scène constamment en action. C'est une approche presque alchimique. Je fais appel aux différentes formes que peuvent prendre la parole ou l'écriture ou les signes ou les formes, je les fais alterner, je les mets en vis-à-vis pour qu'ils se confrontent. Je crée une sorte d'opéra de voix, de traits et de registres variés que je pousse à l'extrême pour obtenir l'épuisement du sens obèse qui m'enferme dans la logique de l'ordre établi, celui qui me refuse et que je refuse.

METTRE EN CHAOS LE CHAOS

L'aboutissement du processus est un geste détaché de tout conditionnement culturel et des fausses émotions que nous véhiculons, déjà vécues, déjà remâchées, pour tenter d'échapper à la douleur. On n'échappe pas aux souffrances, on les affronte, on rentre dedans, on hurle le chaos. Le poétique de la furigraphie, c'est le moment où tous nos gestes et cris, nos douleurs et joies, nos audaces et nos peurs, tout est mis en scène, chaque acteur sans pathos joue son rôle. Et je fais intervenir d'autres acteurs de l'univers, le tonnerre, les éclairs, la montagne, le ciel, les rapaces, les papillons et les coquelicots, les grillons ou les fourmis, toute la multitude d'un monde qui répercute le chaos.

1994. Dessin, série V encres, chute de papier Arches bords irréguliers, 17 x 11 cm.

Alors, j'obtiens des sortes de signes, de graphèmes ou de mots détachés de tout ce qui les bride. Ils deviennent de vrais acteurs, des figures sans figure, des sons inédits, capables de nous renvoyer vers un espace poétique non catalogué, espace-temps, sentiment, émotion, détachés de leur provenance. À la fin, dans ma démarche créative, je ne parle plus que du geste, du cri et du regard qui se fraient un sentier tout seuls hors de l'intention de la main, de la voix ou de l'œil qui les canalisaient et d'où ils se sont échappés. C'est cela que j'appelle la furigraphie. Bref, c'est le non dessiné, le non créé, le non articulé, qui m'intéressent. Je ne peux les obtenir qu'en poussant au bout de leur trajectoire mes outils sans cesser de les contrarier frénétiquement pour aller toujours au-delà de l'évidence.

1992. Dessin, encre de Chine, pigments et brou de noix sur carton d'emballage, 30 x 38 cm.

2011. Toile, peinture acrylique et encre, 82 x 80 cm.

SURNOMADISME

La musique cosmique renvoie des sonorités, des échos et des gestes encore jamais exprimés, inattendus, étranges, qui traversent la scène pour dire que ce théâtre apocalyptique est banal comme tous les autres. La furigraphie est ainsi un moyen de sortir de soi, d'arriver à un surnomadisme hors d'un temps et d'un espace confisqués, de dessiner un soi multiple et insaisissable, doué d'ubiquité. C'est une tentative pour dépasser les contraintes, les contradictions et l'écartèlement entre passé, présent et futur, entre intérieur et extérieur, entre soi et les autres. Et l'horizon n'est pas seulement devant nous, il est aussi celui qui nous épaule et que nous halons. Il faut faire fusionner ces horizons, les malaxer et les réinventer, fabriquer les passerelles de paraboles et de paradoxes pour obtenir un tissage inédit. Pour moi, voici la force même de la poésie et de l'art. Recycler en surnomadisme le nomadisme exclu de son espace et de son temps. ◎

Expositions et publications : Éditions Amara : https://www.editions-amara.info
Cet article : www.diasporiques.org/r-5716